

Art et civilisation de la Renaissance en Italie

M. André CHASTEL, membre de l'Institut
(Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), professeur

Le romantisme — prolongé par un certain nombre d'historiens — nous a légué une vision erronée des relations franco-italiennes à la Renaissance en présentant les guerres d'Italie comme l'origine d'un renouveau culturel dont les générations auraient peu à peu mûri l'enseignement. Tout est à reprendre dans cette interprétation simpliste qui néglige les antécédents de la « chimère italienne » et l'imbrication ancienne des deux cultures. C'est là ce qu'on s'est efforcé d'éclairer cette année.

On possède une documentation considérable à la fois littéraire et figurative : textes et images, sur les entreprises des princes français en Italie depuis le xiv^e siècle. Mais elle n'est guère exploitée. Une brillante étude de R.W. Scheller (*Simiolus*, XII, 1981-1982) vient d'éclairer d'un jour tout nouveau la descente de Charles VIII sur Naples à l'automne de 1494 en regroupant les thèmes « impériaux », les références à Charlemagne... et les « emblèmes » qui ont précédé et accompagné l'équipée. Les études d'Anne Denis (1979) et de C. Frede (*H. et R.*, 1982, pp. 545 et s.) exposent la déception causée en Italie par l'inculture, l'avidité et l'arrogance des envahisseurs, d'ailleurs persuadés de leur droit supérieur. Il faut corriger ici l'appréciation optimiste de Y. Labande-Mailfert (1975).

Il faut, bien entendu, avoir présente à l'esprit la situation extrêmement incertaine de la France jusque vers les années 1470-1480. La puissance française qui va se montrer si dominatrice, venait d'être arrachée à une longue période de conflits intérieurs et extérieurs, qui ne se sont conclus qu'après la fin de la rivalité dynastique franco-anglaise au milieu du siècle, l'effondrement du Duché de Bourgogne (mort du Téméraire 1477) et l'extinction de la dynastie angevine (mort de René d'Anjou 1480). Si l'importance « culturelle » du Grand Duché n'échappe à personne — et, aussi bien, son prestige en Italie —, c'est sur l'épisode « angevin » et les liens anciens et prolongés : Provence-Naples, qu'on a cru bon de porter particulièrement l'attention. Une indication intéressante est déjà fournie par la présence des

« Napolitains » à la cour de France : le thaumaturge calabrais Francesco di Paola (1416-1507) ; et Jean de Candida (vers 1420/1430-1504) médailleur des princes, agent diplomatique passé du service du Téméraire à celui de Louis XI, ambassadeur de Charles VIII en Italie et même historiographe. Là encore, il y a un enseignement à tirer de la vogue toute nouvelle de la médaille, dont l'avenir symbolique est toujours révélateur. La carrière de Francesco Laurana (ca 1430-1502) architecte, sculpteur et, lui aussi, médailleur, passant du service des Aragonais de Naples à celui de leurs rivaux Angevins, n'est pas moins remarquable à cet égard.

L'étude ancienne — et non remplacée — de G. Léonard (1954) est toujours utile, mais a besoin d'être complétée. Tout remonte à Charles d'Anjou († 1285), frère de Louis IX, installé sur le trône de Naples et devenu roi (en titre) de Jérusalem. C'est là l'origine du féroce misogallisme de Dante. Pour lui (Purg. XX) la lignée capétienne est la race maudite qui a détruit l'Empire et dominé l'Eglise. Mais cette même *Commedia* reconnaît au passage (Purg. XI) la supériorité de la miniature parisienne et, par les illustrations qui se multiplient aux XIV^e et XV^e siècles, entretient le souvenir visuel des princes angevins (Purg. VIII et Par. VI). La stature de Robert (règne 1309-1343) est facile à restituer par les témoignages concordants de Boccace, formé à Naples, de Pétrarque, son admirateur. Il sera le modèle du « prince éclairé », dont l'histoire serait à faire. Les travaux (disparus) de Giotto, ceux de Simone Martini, les grands tombeaux de S^{ta} Chiara, etc. sont bien connus des historiens italiens et admirablement étudiés par F. Bologna, 1969. Naples est dans toute cette période un centre « franco-italien », foyer d'élégance et de courtoisie, constamment lié à la Provence et à la culture française. On y trouve les premières manifestations d'une symbolique princière et chevaleresque destinée à se prolonger jusqu'au XVI^e siècle. Ainsi, la structure du tombeau avec éléments personnels et le thème du « deuil des arts », *artes viduae* (comme l'a observé E. Panofsky, 1964), ou encore la représentation des deux Saints Louis : Louis IX et son neveu l'évêque franciscain dit Saint Louis de Toulouse († 1299) qui accompagnera la propagande française (E. Bertaux, 1900, rééd. 1911). Les initiatives angevines ont leur prolongement dans la symbolique monarchique.

Quand la revendication de Naples passe au frère de Charles V : Louis, puis à un petit-fils de celui-ci René (1409-1480), les tentatives de reconquête se multiplièrent contre les rivaux aragonais tout au long du XV^e siècle. Les va-et-vient d'artistes ne cessent plus. En particulier, on vient de le dire, Francesco Laurana (ca 1430-1502) qui se partage entre Naples, la Provence et la Sicile ; il apporte des modèles nouveaux, mais sans provoquer aucune transformation des styles. Le culte de la Madeleine à la Sainte Baume est typiquement « angevin » : René intervient et fait renouveler le reliquaire (M. Orth, *G.B.A.*, 1981). On reste ici dans le cadre princier et régional. Dans deux domaines le milieu angevin a eu une importance généralement

méconnue pour l'imagerie poétique. D'abord le renouveau des modes chevaleresques : le *livre des Tournois* du Roi René (vers 1460) accompagne la création ou la re-activation des « ordres de chevalerie » à la fois clubs aristocratiques, cercles romanesques, groupes de pression politique qui méritent d'être mieux compris. Car l'ordre du *Croissant* fondé en 1448 par René sous la protection de Saint Maurice d'Angers reprend une idée de Charles d'Anjou (*Ordre de la Lune*, vers 1270) et des dispositions de l'extraordinaire *Ordre du nœud* de Naples fondé en 1352, bien connu par un manuscrit enluminé, d'une étrange féerie romantique.

D'autre part, la vogue des romans « illustrés » de l'histoire antique du type « roman de Troie » est due à la version à succès façonnée dans le milieu de Naples au xiv^e siècle ; ces romans ont fourni un répertoire abondant de héros et de scènes aux décors franco-bourguignons, en particulier dans la tapisserie. Les manuels d'histoire en langue vulgaire du type : « *Faits des Romains* », eux aussi illustrés ont été le livre de chevet de la noblesse bourguignonne (B. Guinée, 1981). Or, les types ainsi propagés sont accueillis en Italie dans les décors mondains, dans les « cassoni » florentins, etc., c'est-à-dire partout où les modèles d'élégance et de costume « à la française » sont recherchés.

Ici, l'enquête sur les relations franco-italiennes pivote et doit déborder le filon angevin. Elle débouche sur une situation complexe, trop souvent simplifiée : d'une part, les modèles « courtois » franco-bourguignons sont assez à la mode pour avoir inspiré le chef-d'œuvre, récemment retrouvé, de Pisanello à Mantoue — datable de 1440 ou de 1450, selon les hypothèses formées pour expliquer son inachèvement — tiré du cycle de la Table Ronde. Pisanello qui est alors l'artiste le plus en vogue dans la péninsule, était parfaitement à l'unisson de l'art d'au-delà des Alpes. Or, à la même date, un peintre français est invité à peindre à Rome le portrait d'Eugène IV († 1447) : ce portrait, restera un modèle (K. Schwager, 1970) pour la représentation des Pontifes. Ce même peintre, Jean Fouquet, dont on ne sait presque rien, en raison des lacunes irrémédiables de l'historiographie française, donne dans les « *Heures d'Etienne Chevalier* » (entre 1452 et 1458) un ouvrage d'une rigueur classicisante sans précédent, fruit d'une expérience italienne précise et féconde. Les relations artistiques entre les deux contrées au milieu du xv^e siècle, doivent donc être décrites comme un entrecroisement paradoxal, un « chiasme », qui d'ailleurs ne donnera lieu par la suite qu'à des développements affaiblis, de part et d'autre.

La suite des échanges est à chercher du côté du Milanais, dont les liens avec les milieux français sont constants sous les Visconti dans le domaine de la mode et des figures élégantes : l'examen des *cartes à jouer*, épisode célèbre et raffiné de la frivolité courtoise, le montre assez bien avec celui des romans. Dans le dernier tiers du xv^e siècle s'opère le changement

décisif. Les modèles italiens : Mantegna, Pérugin... prennent le dessus et attirent les grands seigneurs. Quand l'administration française s'installe en Lombardie de 1499 à 1512, la fatuité et l'ignorance de l'aristocratie française déçoivent les Italiens mais ils restent étonnés par l'appareil somptueux, les costumes, les emblèmes qui vont être de plus en plus à la mode chez eux. Il y aura toujours une sorte de « snobisme » favorable aux modes françaises.

Le renouvellement des relations peut se schématiser de la manière suivante : 1) Milan, les préoccupations communes s'expriment dans les jeux de cour, les mondanités, les fêtes, les emblèmes. L'exemple des travaux de Léonard de Vinci au service de Charles d'Amboise est à cet égard parfaitement clair. La question sera approfondie l'an prochain.

2) A Florence, alliée politique privilégiée depuis longtemps, vont se préciser rapidement des contacts d'un autre ordre : ceux des « humanistes » avec les chanceliers comme Jean de Ganay, pour l'archéologie, la philologie et la philosophie nouvelle ; d'autre part on s'adresse régulièrement à la seigneurie pour obtenir des ouvrages des ateliers en vogue : *mosaïque* de Ghirlandajo (Musée de Cluny), *David* de Michel-Ange (perdu).

3) A Rome. Dans la cité pontificale les cardinaux français ont un rôle considérable : Guillaume d'Estouteville (Eglise de Saint-Augustin), Bilhères-Lagraulas (commande de la *Pietà* de Michel-Ange). C'est pour l'architecture que les contacts vont être décisifs, comme l'indique le projet de la nouvelle église (ronde) de Saint-Louis-des-Français (Lesellier, 1932).

Par les Angevins de Naples, la culture d'expression française participait depuis longtemps à celle de l'Italie. En 1494 la noblesse française n'est pas venue s'éduquer en Italie ; elle est venue conquérir ou reconquérir. La culture française était proliférante, puissante surtout dans les adaptations pseudo-historiques, les romans, les recueils moralisants, etc. ; elle ne s'interrogeait pas sur elle-même. Vers 1500 l'art français ne compte plus ; il ne peut plus que dans quelques épisodes particuliers (par ex. les vitraux du Vatican par Guillaume de Marcillat) s'imposer en Italie. Ce qui ne put échapper aux Français, ce fut la nouvelle « modernité » qui évoluait d'ailleurs rapidement et dont l'assimilation était difficile aux « barbares ». Il fallut deux générations pour qu'il en résultât un vrai changement, ce qui sera étudié l'an prochain.

*
**

Le séminaire a été occupé par l'examen de textes susceptibles de donner un jour inédit sur les relations entre la France et l'Italie du point de vue de la culture, de l'art, et de l'appréciation globale qu'une contrée pouvait avoir de l'autre, à un moment de va-et-vient politiques et militaires plus

intenses que jamais. Les travaux anciens de E. Picot sur « les Français italiannisants » (1907) et « les Italiens en France » (1907 et s.), fournissent de petits dossiers toujours utiles mais, même avec l'apport de F. Flamini sur les lettres italiennes à la cour de François I^{er} (1945), cette documentation ne répond pas exactement à nos préoccupations. On s'aperçoit vite que la littérature intéressante n'a pas été parfaitement classée et critiquée et que même pour les seuls voyages il y a lieu de compléter la revue bibliographique donnée par A. d'Ancona dans son édition du *Voyage* de Montaigne en 1895. Pour procéder à une rapide mise en place, on a distingué : 1. les *Guides*, assez nombreux pour les visiteurs de l'Italie, mais rares pour ceux de la France (il resterait à explorer les points où les Français se rendent de préférence : Padoue pour la formation médicale et juridique, Rome pour la Curie). 2. Laissant de côté les chroniques militaires, nous avons considéré les *relations de voyage* proprement dites. On observe ici à l'inverse du cas précédent une certaine pauvreté de récits et descriptions françaises des choses d'Italie, mais un nombre déjà appréciable de textes italiens concernant le royaume des Valois, la lettre du Tasse (1571) étant le plus connu. Le texte, de loin, le plus significatif est finalement le voyage du Cardinal Louis d'Aragon (1571), auquel il fut donc décidé de consacrer l'essentiel de nos exercices. 3. Il était toutefois indispensable de mentionner et d'interroger sommairement, les *traductions* de l'Italien et du latin au français. Les préfaces en sont toujours intéressantes par les justifications qu'elles donnent : à cet égard, l'essai ancien de J. Porcher (1935) a fourni des indications toujours valables sur les idées d'Antoine Macault et d'E. Dolet.

Le Cardinal Louis d'Aragon, d'origine napolitaine (1474-1519) fut amené à parcourir l'Allemagne occidentale, la Flandre et la France, dans un voyage circulaire, dont son secrétaire A. de Beatis a laissé une longue relation, rédigée en 1521 après la mort du prélat. Le texte publié imparfaitement par L. Pastor (1905), a été traduit par Harvard de la Montagne (1912) sur cette édition, et avec un commentaire insuffisant. Il vient d'être réédité et traduit en anglais par J. Hale (1981), qui l'a judicieusement encadré dans une étude capitale des relations de voyage à la Renaissance : il s'agit de savoir en effet pourquoi et comment ont été réalisés l'enregistrement des étapes, la mention des personnes visitées, les notations « pittoresques », la description des œuvres d'art. C'est une nouvelle « catégorie » littéraire qui s'élabore ici, et justement avec un souci constant de comparer les mœurs et les caractères.

Le récit détaillé des quelque cinquante étapes en France, dont Calais, Paris, le Mont-Saint-Michel, Nantes, Bourges, la Grande Chartreuse, Marseille, la Sainte-Baume... comporte une quantité de petites observations qui, une fois regroupées par rubrique : les princes et les grands Seigneurs (Charles Quint, François I^{er}, ...); les personnages rencontrés (G. Budé, Léonard de Vinci...); les pèlerinages et les reliques (Saint-Denis, Bourges,

Saint-Maximin); les cathédrales (Notre-Dame de Paris, Angers...); les châteaux (Gaillon, Le Verger, Avignon...); les œuvres d'art et les tombeaux mentionnés, et, pour chaque province, l'indication des usages, de l'habitat, voire du « folk-lore »..., constitue un véritable « Tableau de la France » au seuil de la Renaissance, qui nous a paru mériter d'être traduit, commenté et illustré un jour.

Jean Balsamo a bien voulu présenter les grandes lignes de l'étude de l'« anti-italianisme » français, phénomène permanent, auquel répond le « miso-gallisme » parfois très violent des intellectuels italiens qui dénoncent la barbarie et l'inculture française. Ces heurts, multipliés au temps des campagnes militaires, un moment voilés pendant la présence d'une reine florentine, Catherine, régente après 1549, puis violents de nouveau par la suite, ont été le moteur d'une conscience nouvelle de la culture française.

Deux exemples remarquables ont été enfin retenus pour prendre toute la mesure du problème, avec deux exposés du Prof. M. Fumaroli : Blaise de Vigenère, érudit traducteur de la « Jérusalem délivrée » (1585) et responsable à la fois d'une théorie de l'invention par la fable et d'un style « riche » pour la description des œuvres d'art, qui auront une postérité considérable, aurait pu être une manière de Vasari français, si les temps l'avaient permis. D'autre part, le poète G.B. Marino (1569-1625) occupe une place exceptionnelle au début du XVII^e siècle par son immense prestige en France, son poème la *Galleria* qui servira de modèle, sa description de Paris, et son rôle auprès des artistes.

A. C.

CONFÉRENCES

15 novembre 1982, Oxford, Maison française, conférence : « *Musca depicta* ».

21 mars 1983, Rome, Vatican. Colloque organisé par la Bibliothèque Hertziana et le Vatican sur Raphaël, conférence inaugurale : « *Raffaello, amor sacro e amor profano* ».

4 mai 1983, Barcelone, Hôtel de Ville, à l'occasion du cinquantenaire de l'Association des Amis des Musées : « *L'emblématique à la Renaissance* ».